DLP 28-9-94125788

VOTRE JOURNAL DE QUARTIER
La Page, journal de quartier dans le 14e, est publié par l'association de bénévoles L'Equip'Page. Elle est ouverte à tous et toutes : vous pouvez vous joindre à nous, nous envoyer vos articles ou vos informations (BP53, 75014 Paris Cedex), ou téléphoner au 45.41.75.80. (répondeur).

La Page

Du Mont Parnasse au Mont Rouge — *N° 22 – 8 F*

Libération de Paris

L'AVENUE D'ORLEANS PREND DU GALON

On nous l'a redit et répété pendant tout l'été: c'est bien par la future avenue du Général-Leclerc que sont entrés, il y a cinquante ans, les chars de la IIe DB. C'est aussi dans le quatorzième, à Denfert, qu'était basé l'état major de l'insurrection parisienne... Au moins deux bonnes raisons de faire de notre quartier une des vedettes des cérémonies du cinquantième anniversaire de la libération de Paris. Un commémoration bien consensuelle, comme le veut l'air du temps, et par conséquent très éloignée du message de la Résistance. N'aurait-on libéré la capitale que pour couvrir l'avenue du Général-Leclerc de banques et de mendiants? La Page, pour changer d'air, vous rappelle quel était l'esprit et l'ambition de la résistance *(lire page 6).*

MRAP-ANTIRACISME

Clandestins, déboutés du droit de vivre

Une militante du Mrap raconte une matinée de permanence juridique avec des immigrés sans papiers. Tranches de vie.

DENIS, Alain, Isabelle et Marie-Hélène, membres du Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples (Mrap) dans les 14 et 15e arrondissements agissent dans le quartier; ils ont notamment soutenu les sans-logis de l'avenue René-Coty et les mal-logés rue de Gergovie... Ils participent également, avec d'autres bénévoles, à la permanence juridique de leur mouvement. Riches de la formation orchestrée par les juristes du Mrap, munis de leur fidèle paperasse, ils tentent d'être l'oreille judicieuse et le conseil attentif. Ils essaient de panser les plaies causées par un système juridico-administratif, fonctionnant à rebours de toute dignité humaine.

Samedi, 9h30. Ce jour là, comme tous les samedi matin à la même heure depuis un an déjà, les rideaux de fer du Mrap vont se lever, pour laisser se jouer, au 89 rue Oberkampf (11e), une sombre histoire du temps.... La permanence hebdomadaire d'accueil et d'aide juridique aux immigrés se met en place.

Ce jour là, comme tous les samedi matin à la même heure, ils sont déjà nombreux à s'effilocher en file d'attente, leur histoire et leurs espoirs au fond du corps. «Ils»: les «déboutés du droit d'asile», les «sans papiers», les éconduits, les malvenus... Les victimes d'une politique d'immigration zélée, accoucheuse de ces fameuses lois Pasqua, qui fabriquent des «clandestins». «Clandestin»: jamais ce terme n'a eu autant d'écho qu'en ces jours, jamais il n'a été aussi mal connu.

PARCOURS DU COMBATTANT

Clandestine? Cette jeune Ivoirienne au boubou coloré auquel se harponne un marmot braillard l'est depuis un an. Orpheline, arrivée en France à l'âge de 11 ans, elle a grandi le balai à la main, au service d'une «amie» de la famille, qui s'était promise de la scolariser. Après une adolescence fugueuse, un parcours du combattant pour trouver des foyers d'accueil, Melle M. s'est présentée à 18 ans à la préfecture en vue de régulariser et d'officialiser sa présence en France. Refus.

En commission de séjour (instance judiciaire qui réexamine les dossiers avant la décision définitive des services préfectoraux), le juge s'interroge: «mais quelle idée mademoiselled'avoir fait un enfant sans situation régulière...» C'est que, voyez-vous, depuis son tout jeune âge Melle M. a pris le temps d'apprendre et d'écrire le français, de se faire des amis, voire de tomber amoureuse... son seul tort étant de n'être pas entrée en France assez jeune! (10 ans est en effet l'âge limite au-delà duquel seul le regroupement permet d'obtenir une carte de résident, hors regroupement familial).

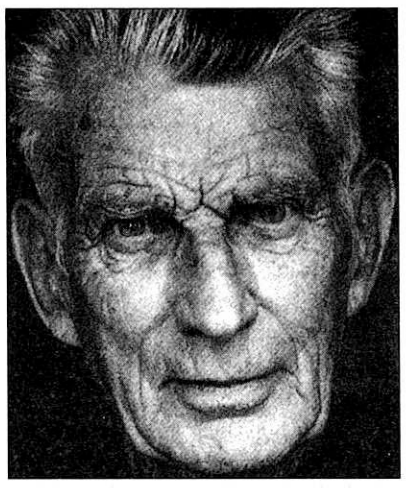
Suite p.7

ZAC MONTSOURIS

Mille logements, une école, des espaces verts et... une concertation qui ne fait que commencer. (lire page 3)

EN ATTENDANT BECKETT

Les travaux d'approches d'un admirateur qui rêvait de rencontrer Samuel Beckett, boulevard Saint-Jacques. (lire page 8)

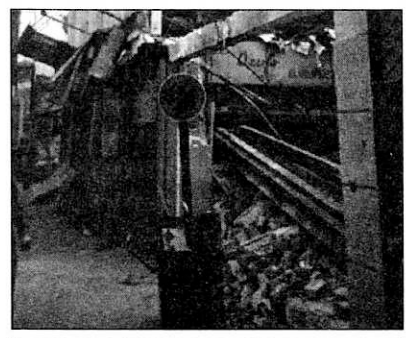


AIDER LES LIBRAIRES

Pour soutenir une librairie, il est parfois nécessaire que les clients se mobilisent. C'est ce que font les lecteurs de la Bouquinerie Alésia, rue Alphonse-Daudet. (lire page 4)

TRAVAUX DE VACANCES

C'est souvent en été que les démolisseurs se mettent en chantier. En 1994, la tradition a été respectée. Ainsi, le marché couvert, rue Daguerre, l'Insee, rue Boulitte, et l'impasse Florimont ont succombé aux dents de la machine. (lire page 3)



RENCONTRER LA PAGE

Mercredi 19 octobre à partir de 20 h 30, vous pouvez venir rencontrer des membres de l'équipe qui réalise le journal, pour bavarder et prendre un verre. C'est au restaurant Le Citoyen: 22 rue Daguerre, au sous-sol.

«PARIS A L'ŒIL»,

Dans le genre «il ne faut pas bronzer bête», un petit livre nous propose de ne pas dépenser bête non plus: Eric et Luc Lehericy ont recensé dans «Paris à l'œil» quatre cents lieux dans Paris où l'on peut trouver services, conseils, distractions, activités sportives et culturelles, le tout gratis! Le pied, quoi. Ou presque.

Exemple: François, jeune Parisien, commence sa journée par un cours de yoga, suivi d'une visite au musée. Ensuite, il fait un tour rapide d'une expo d'art japonais avant d'aller voir un film soviétique. Raisonnable, il décide de se détendre quelques heures à un concert de musique baroque, puis finit la soirée dans une boite branchée. Le coût de sa journée de rêve? 0 francs, 0 centimes.

Pas mal. Regardons un peu en détail ce qui nous est proposé dans le 14e arrondissement.

Chapitre 1: culture, musées, expos, bibliothèques. Notre quartier n'est pas très gâté. On peut visiter le musée Lénine, 4, rue Marie-Rose, uniquement sur rendez-vous. Sinon, il y a le musée de l'Observatoire de Paris: sur rendez-vous aussi, le premier samedi du mois et seulement pour les groupes!

La Cité Internationale Universitaire est nettement plus attractive avec ses concerts, ses expos d'architecture, et même ses repas «du pays».

Le Centre d'Information de Documentation et de Dégustation du Vin ouvre ses portes une fois par mois: dégustation gratuite. Chouette!

Chapitres 2 et 3: divertissements et sports. Un peu décevants aussi. On y apprend comment participer à une émission de télévision ou de radio (mais qui en a envie?). Quant aux boites de nuit, certaines sont gratuites certains jours mais uniquement pour les filles.

De même l'initiation au sport est gratuite dans certains centres sportifs, dont le centre Elisabeth dans le 14e, mais seulement pour les jeunes de 8 à 16 ans: et nous alors?

Chapitre 4: services. Pour régler les différents que l'on avec son propriétaire ou son locataire, autant habiter le 14e, car on est à côté du centre ADIL: en clair, un centre d'information sur le logement dans Paris qui donne des renseignements juridiques. Bon à savoir. Quant au centre Didro, de la rue Raymond-Losserand, il apporte aide et compréhension à ceux qui sont confrontés au problème de la drogue.

Comme on garde toujours le meilleur pour la fin, c'est dans le dernier chapitre, «Balades», que l'on apprend l'existence du Marché du Livre ancien et d'occasion au Parc Georges-Brassens, près de la Porte de Vanves. Il est dans le 15e arrondissement, direz-vous, mais si proche du 14e. Cest l'endroit idéal, pour flâner tout en cherchant le trésor rare. Et surtout, on peut y vendre ses propres livres, sans la moindre autorisation, le matin. Autre balade proposée dans le 14e: le cimetière du Montparnasse. L'attrait, au cas où ce ne serait pas l'évidence même: la verdure et le calme. On peut aussi s'attarder sur les tombes de Jean-Paul Sartre, Guy de Maupassant, Serge Gainsbourg, Samuel Beckett, le colonel Dreyfus et André Citroën.

Tout compte fait, les choses vraiment gratuites sont plutôt rares dans le 14e (et ce qui est rare... est cher).

Meggan Dissly

«Paris à l'œil», Eric et Luc Lehericy, 175 pages, Editions Syros, 70FF.

Insérez-vous, réinsérez-vous...

INSERTION ET EMPLOI DANS LE 14E

NON, la Mairie de Paris ne s'intéresse pas seulement aux promoteurs immobiliers et aux catégories sociales aisées. C'est en tout cas ce que sa campagne d'affichage avec le slogan «C'est avec des choses simples que la Mairie de Paris aide les sans-abris» proclamait cet hiver dans les rues de la capitale. Propagande gratuite, disaient certains, car aucune action nouvelle en faveur des sans-logis n'était précisée. En mars, les Parisiens ont appris que les exclus étaient avant tout des gens mal informés, qui ne savaient pas où s'adresser pour régler leurs problèmes: la Mairie annonçait en effet, toujours par voie d'affiche, la publication d'un guide pratique «Paris pour l'insertion», disponible gratuitement dans toutes les mairies d'arrondissement.

Ce guide pourra rendre des services aux «Rmistes», aux autres chômeurs et aux sans-domicile-fixe. Certes, certaines informations y semblent malvenues (les listes des musées de la Ville de Paris et des théâtres municipaux n'étaient sans doute pas indispensables!), alors que d'autres, plus importantes ont été négligées. Mais, il est utile de recenser les actions mises en œuvre dans la capitale non seulement par la Mairie mais aussi par l'Etat et les associations, dans des secteurs aussi variés que la formation, le logement, la santé, l'emploi, l'hygiène et même les distractions; il précise les compétences, adresses, numéros de téléphone, et conditions d'accès de chaque organisme.

L'EMPLOI DANS LE 14E.

Ainsi, le 14e abrite plusieurs organismes aidant les chômeurs à retrouver un emploi (dont deux ne sont pas mentionnés dans le guide).

• Les personnes peu qualifiées peuvent s'adresser à des associations intermédiaires (AI) ou à des entreprises d'insertion (EI):

- «Novemploi» (AI): 32, rue Olivier-Noyer, tél: 43.95.07.21. Métro Pernety ou Alésia.

Elle prête de la main d'œuvre, et propose des emplois familiaux.

- «14e Emploi-Développement» (AI) et
- «Chantiers 14» (EI): 207, rue Vercingétorix, tél: 45.42.22.62. Métro Plaisance ou Porte de Vanves.

Elles prêtent également de la main d'œuvre.

• Les cadres peuvent contacter, outre l'APEC du boulevard Brune.

- «l'AVARAP» (Association pour la Valorisation en Relation Avec les Professionnels): 90, rue du Moulin-Vert, tél: 45.41.42.27. Permanences de 10 à 13h. Ce groupe de chercheurs d'emploi destiné aux cadres propose une formule originale: un cadre en activité, mais ayant connu une période de chômage, anime un groupe de chercheurs d'emploi. Depuis 1988, l'AVARAP a aidé près de deux mille personnes à retrouver un emploi.

• Quant à ceux qui veulent créer leur entreprise, ils disposent de trois bonnes adresses.

- «ANCE» (Agence Nationale pour la Création d'Entreprise): 14, rue Delambre, 75682 Paris Cedex 14 tél: 42.18.57.57 ou 42.18.58.58.

Depuis 1979, elle publie des études, des guides sur la création et le développement des nouvelles entreprises; ses conseillers accueillent sur rendez-vous. Sur son initiative, ont été créés des «points chances», réseau d'accueil au service des créateurs d'entreprise: ils informent les personnes ayant un projet en matière commerciale, juridique et financière et les orientent vers différents partenaires spécialisés dans les montages de projet (boutique de gestion, club de créateurs, pépinière ...); la liste des «points chances» est diffusée sur minitel 36.16 ANCE (0,12 F puis 1,27 F/min).

- «ADIL» et «URBG» 23-25, rue Dareau tél: 45.80.51.55. Cette boutique de gestion organise, autour du créateur d'entreprise, les moyens nécessaires à son projet. Elle vérifie tout d'abord si celui-ci est viable. Puis elle peut aider à le préciser, à lancer des études de marché, à monter le dossier financier, à rechercher locaux ou partenaires, voire former l'entrepreneur. Ces services sont payants mais peuvent être financés par des fonds publics...

Laurence Croq

QUATORZIEME VILLAGE

Du 24 septembre au 8 octobre, la Société Village Communication organise une quinzaine commerciale dans le quatorzième, comme elle l'a déjà fait dans le quinzième, dans les quartiers des Halles, de Montmartre. Vous serez ainsi invités à participer à l'inévitable tombola avec séjours et autres lots à gagner...

ENCORE une opération commerciale, direz-vous, que diable La Page vient-elle faire dans cette galère? En fait, cette entreprise est originale et intéressante par son esprit et les publications dont elle s'accompagne.

Surtout, vous pourrez vous procurer gratuitement, chez les commerçants participants, l'un des 20000 exemplaires d'un livre de cent pages en couleurs, élaboré spécialement pour l'occasion. La première partie traite, en seize pages, de l'histoire générale du quartier depuis les temps préhistoriques; la seconde est un petit dictionnaire des rues où sont signalés les bâtiments intéressants, ainsi que les événement importants qui s'y sont déroulés. L'ensemble est illustré de cartes géographiques, anciennes ou modernes, de reproductions de gravures ou de cartes postales, de photos...

Ce petit ouvrage, qui a nécessité six mois de travail aux dires de ses auteurs qui n'en sont pas peu fiers, est soigné et bien documenté (avec bibliographie à la fin, s'il vous plaît). Si vous n'êtes pas rassasiés d'images, vous pourrez également acheter un album de cartes postales anciennes.

Laurence Croq

LILIANE, FLEURISTE

Le petit rat de l'avenue du Général-Leclerc

Ceux qui lui achètent des fleurs fraîchement coupées au kiosque de l'avenue du Général-Leclerc ne font sans doute pas la relation entre la vendeuse souriante et le cirque ou les opérettes de Franz Lehar. Pourtant, Liliane Fourré, qui aujourd'hui nous vend ses roses ou ses asters, a participé, dans les années 50, aux fameuses comédies musicales du théâtre du Châtelet et au concert Mayol. Au cirque Bouglione, ses performances acrobatiques en solo coupaient le souffle, en France comme à l'étranger.

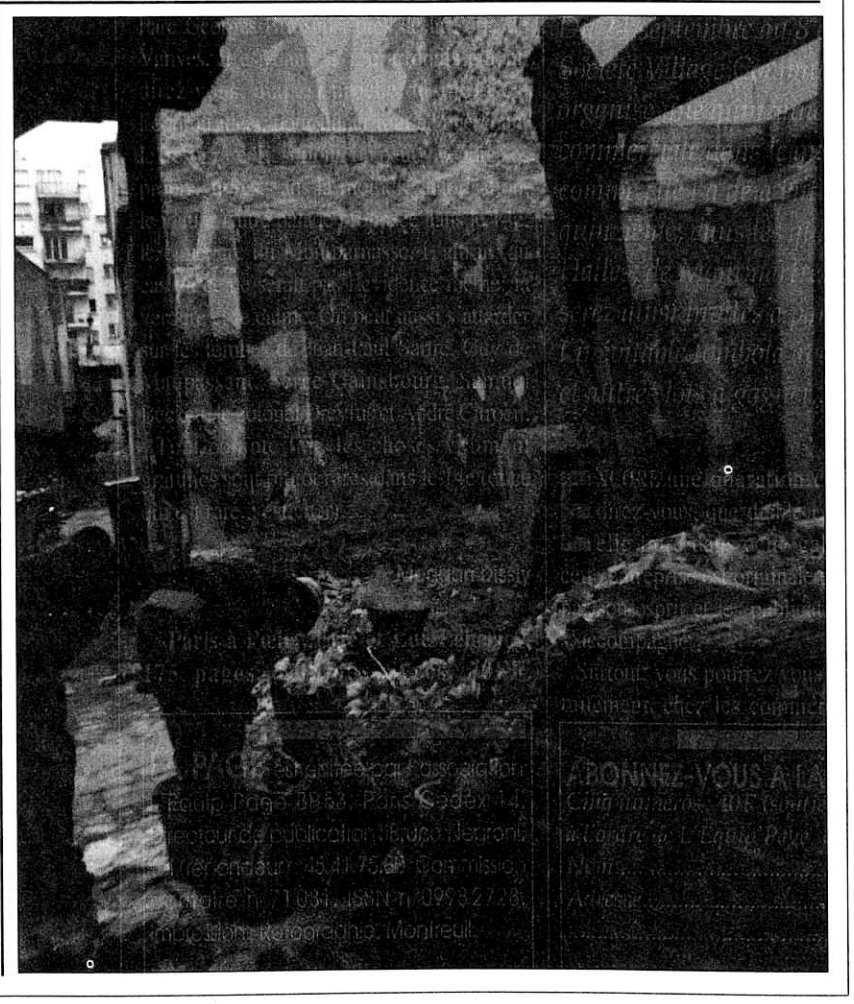
AU MEME endroit depuis trois générations, le stand fleuri de Liliane est une des caractéristiques immuables du quatorzième arrondissement. Enfant de l'après-guerre, la petite Liliane rêve de devenir danseuse, quand une voisine lui suggère de suivre des cours de danse classique. A l'audition pour la «Valse de Vienne», de Lehar, Liliane est jugée trop petite, mais elle devient néanmoins un «petit rat» et, parmi d'autres artistes, se trouve sous la direction implacable d'un maître de ballet. C'est le début d'une carrière mouvementée...

Au théâtre du Châtelet, les spectacles se succédent: «Rose de Noël», «Hôtel du Cheval blanc», «Marco Polo»... Sur les planches même où Nijinski avait dansé, l'émotion devant le public parisien compense alors la discipline sévére et la routine incontournable d'une «show-girl». L'entraînement et le physique de Liliane la conduisent aux concerts Mayol et au cirque Bouglione. Là, son périlleux «Boule numéro» fait d'elle une star. Les tournées à l'étranger suivent... Etats Unis, Boston, Detroit, Chicago, New York, Broadway !

Aujourd'hui, les choses ont bien changé... Mais gérer un stand de fleurs est-il plus ingrat que de captiver une audience de 3600 spectateurs? Liliane part tôt le matin pour s'approvisionner. Mais si les week-ends sont les plus rentables, le climat, lui, a ses inconvénients: les fleurs se fanent au soleil et quand il pleut, les clients se font rares... Cependant, tout au long de la journée, les passants s'arrêtent pour papoter avec l'ex-danseuse qu'ils ont peut-être applaudie jadis, sur la scène d'un cirque ou d'une comédie musicale. En 1994, Liliane est une vedette méconnue de l'avenue du Général-Leclerc.

J K A-BM

Liliane Fourré passe avec autant de gentillesse et de compétence du cirque Bouglione au kiosque de fleurs de l'avenue du général Leclerc, près du métro Mouton-Duvernet



LA PAGE est éditée par l'association L'Equip'Page BP 53, Paris Cedex 14. Directeur de publication : Bruno Négroni. Tél (répondeur) : 45.41.75.80. Commission paritaire n°71 081. ISSN n°0998 2728. Impression : Rotographie, Montreuil.

ABONNEZ-VOUS A LA PAGE

Cinq numéros : 40F (soutien : 100F). Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.

Nom.....Prénom.....

Adresse.....

.....

Zac Alésia-Montsouris

UN NOUVEAU QUARTIER EN GESTATION

LE TERRAIN de la RATP, d'une surface de 57OOO m2, situé entre les avenue Reille et René-Coty et la rue d'Alésia, est déclaré zone d'aménagement concerté (ZAC). Ce projet a fait l'objet, le 17 mars, d'un protocole d'accord entre l'Etat et la Ville de Paris, en faveur du logement. Il est ainsi prévu de construire sur ce terrain environ 1OOO logements, pour lO à 12OOO m2 d'activités mixtes, une école et des espaces verts publics ainsi que des terrains de jeux pour les enfants.

Les logements devraient être: pour 35% du type PLA (prêts locatifs aidés), en totalité sur la zone Alésia; pour 25 % du type PLI, sur les zones Alésia et Montsouris; et les 40 % restant, de type «libre», sur les zones d'Alésia et Montsouris (source: Mairie de Paris, direction de l'aménagement urbain). Ils devraient compter au moins 5O% d'appartements de quatre pièces ou plus.

Une exposition à la mairie et une luxueuse brochure ont présenté les diverses hypothèses que l'on pourrait envisager pour aménager l'ensemble du terrain. Il s'agit d'organiser le nouveau quartier en tenant compte du passage de la ligne B du RER, avec deux voies principales et deux voies de garage, le tout avec une emprise de 3OO mètres de long sur 2O de large.

GARE À LA CIRCULATION!

Une réunion publique de concertation a eu lieu à la mairie le 23 juin. Pour l'instant, et tant qu'il n'y aura pas de plans plus précis, quantité de questions restent sans réponse. Il importe que l'aménagement de ce terrain soit réalisé selon un plan d'ensemble cohérent. Peut-être faudrait-il construire un peu moins dense ou moins de bureaux pour limiter les nuisances et garder un cadre harmonieux.

Parmi les hypothèses possibles pour l'aménagement du nouveau quartier, quelques choix semblent déjà plus satisfaisants que d'autres. En particulier, il est souhaité que: la gestion de la circulation dans ce secteur, déjà très encombré, soit résolue en ne créant que des voies de desserte purement locales nord/sud, en dissuadant la circulation de transit; un nouveau plan de desserte en bus soit étudié et qu'un accès à la station Cité universitaire, avenue Reille, soit ouvert; il n'y ait pas de traversée sous les voies ferrées; le talus de l'avenue René-Coty soit conservé et que toutes les constructions soient faites en retrait; les immeubles soient assez bas et ne dépassent pas six à sept étages; les espaces verts soient de «vrais» espaces de pleine terre et fassent partie des espaces protégés et qu'une perspective verte soit dégagée face au parc Montsouris; il soit remédié au maximum aux nuisances sonores provoquées par le passage du RER (sera-t-il prévu que tous les logements sociaux ne soient pas situés dans la zone de nuisances et les répartira-t-on sur l'ensemble du terrain?); la création de petits commerces de proximité soit privilégiée; des équipements collectifs suffisants (notamment sportifs) soient prévus.

Une deuxième réunion publique de concertation était prévue pour septembre, avec présentation plus précise du plan d'aménagement. A la suite de la phase de concertation et après avis du Conseil de Paris, ce projet de ZAC sera soumis à enquête publique. Espérons que l'information préalable, pour permettre des suggestions valables, sera réelle et que les souhaits des habitants seront pris en compte.

Edwige Jakob

SOUVENIRS DE VACANCES

Dans notre série «C'est le mois d'août, allez-y les gars, faites venir les pelleteuses», nous vous signalons tout particulièrement les monceaux de gravats suivants: le marché couvert, 19 rue Daguerre; les bâtiments industriels et l'hôtel particulier de la rue Boulitte; la maison qui gardait l'entrée de l'impasse Florimont, où vécut Brassens.

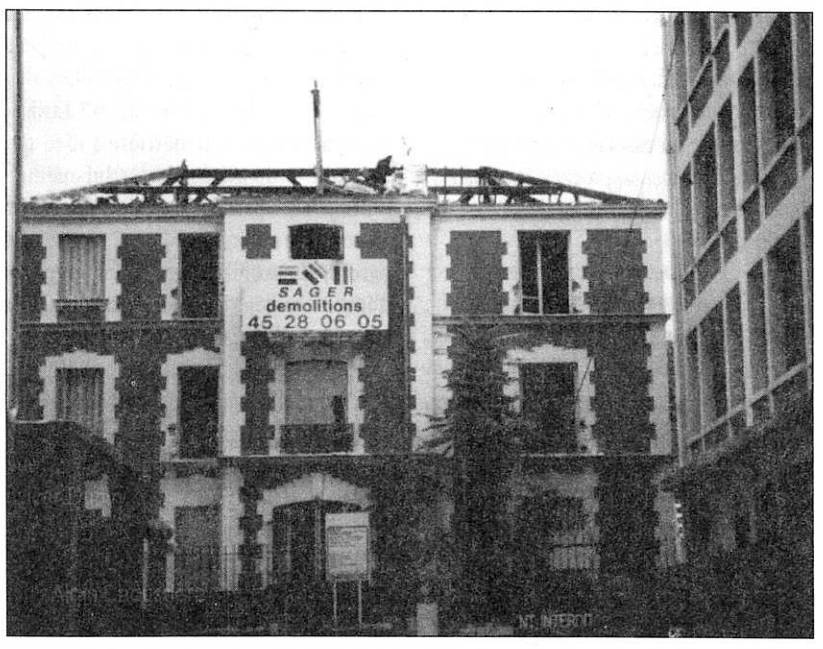
Question: «Des associations attachées à préserver ces témoins de la vie du 14e arrondissement n'ont-elles pas déposé des recours devant les tribunaux?»

Réponse: «Mais si!»

Question: «Mais alors, ne peut-on pas empêcher les promoteurs (et leurs alliés dans la course aux profits) de pratiquer cette politique du fait accompli?»

Réponse: «Euh…»

Jean Lévy



RÉVISION DU POS

Où sont les espaces verts?

Le «Rapport de la commission d'enquête chargée d'émettre un avis sur le projet de révision partielle du plan d'occupation des sols de Paris, soumis à enquête publique du 28 février au 9 avril 1994» (ouf!) peut être consulté à la mairie du 14e depuis fin juillet et pour une durée d'un an. Nous donnons ici quelques-unes des conclusions de ce rapport.

LES demandes concernent principalement la protection des espaces verts, mais tous les thèmes du projet de révision ont été évoqués. La commission prend note des nombreuses demandes des associations qui réclament une meilleure protection de leur quartier, en particulier des ruelles, impasses, villas, paysages.

La commission recommande: d'assurer une réelle protection des espaces verts intérieurs protégés (Evip); de mettre en place un moyen d'éviter la fraude due aux changements de destination; d'assurer une meilleure protection du patrimoine architectural parisien, avec une protection accrue pour les façades, une orientation plus historiciste du POS et une éventuelle mise en question des révisions partielles du POS.

Il est souhaité que le problème des espaces verts publics (dits «espaces libres») de moins de 1000 mètres carrés, qui ne bénéficient d'aucune protection et qui n'apparaissent pas dans le POS, fassent l'objet d'une protection. Cette absence de protection est signalée pour un autre cas précis: «La commission s'émeut de constater que les quais de Seine, qui ont récemment été classés patrimoine mondial, ne font actuellement l'objet d'aucune protection spécifique.»

CINQUANTE AVIS FAVORABLES

La commission recommande que les associations soient consultées avant autorisation du dépassement du coefficient d'occupation des sols (le COS, qui précise la surface constructible par m2 au sol; et ce aussi bien pour les logements que pour les bureaux ou les commerces).

Pour notre quartier figure une liste d'une cinquantaine d'espaces verts nouveaux, classés avec avis favorable. La commission est également favorable à l'extension en Evip des terrains contigus à celui de l'Hôpital international universitaire, boulevard Jourdan, qui font partie, entre la rue de la Tombe-Issoire et l'avenue Reille, de l'Ecole normale supérieure.

La superficie de l'espace vert de l'hôpital Sainte-Anne est sujet à litige. La direction dit que la superficie de 84OOO m2 demandée serait bien supérieure à la surface réelle et demande que soient inscrits 49OOO m2. Or ce terrain était inscrit au POS de 1989 pour 7OOOO m2. Curieuses différences....

La commission propose aussi l'inscription d'un Evip sur le terrain de la RATP (Alesia-Montsouris). Cette inscription n'empêche toutefois pas toute construction ou reconstruction, puisque la modification de l'état du terrain est admise (le promoteur s'engage, par contre, à réserver des espaces verts d'une surface équivalente... ailleurs).

Pour notre arrondissement, parmi la liste des demandes à examiner, figurant dans ce rapport, signalons:

– aménager l'avenue Jean-Moulin dans sa partie la plus proche de la place Hélène-et-Victor-Basch, avec espaces verts et des bacs afin d'empêcher la circulation des motos sur les trottoirs et de prendre en compte les riverains et la circulation des piétons;

– régler le problème du stationnement des voitures dans la villa Deshayes, qui est considérée comme un lieu de parking permanent;

– préserver et réaménager en jardin l'esplanade du lycée technique, boulevard Raspail;

– où en sont les projets de square de la rue de Châtillon et les espaces verts réservés, notamment celui répertorié VO4;

– revoir entre la municipalité et la SNCF l'entretien des talus de la petite ceinture;

– pourquoi laisser construire des bâtiments sur le même alignement que les immeubles anciens, notamment passage Joanès;

– respecter la hauteur de construction au 19, rue Daguerre;

– maintenir le café-piano-bar-restaurant existant au 74 rue Daguerre, l'Association de sauvegarde de la Belière étant opposée au permis de construire demandé à cette adresse;

– la prise en charge par la Ville du gros entretien et de l'élagage des espaces verts de la villa Seurat, en raison du coût élevé de ces travaux;

– prévoir, afin de fleurir Paris, des balconnières dans les construction neuves et un système extérieur dans les constructions anciennes.

Edwige Jakob

LA DERNIÈRE GRANGE DU 14E

Dans notre numéro 15, nous exposions les risques de démolition de l'immeuble situé au 26-28, rue de la Tombe-Issoire. Celui-ci se trouve au-dessus de la carrière de Port-Mahon, classée monument historique. Cela n'a pas empêché le promoteur de déposer une demande de permis de démolir les bâtiments en surface, en principe non classés.

Des associations, notamment celle du Paris historique, se mobilisent aujourd'hui pour défendre particulièrement la grange située derrière l'immeuble, au fond de la parcelle, et qui est visible depuis l'avenue René Coty.

Cette grange construite au XIIIème siècle était propriété de la Commanderie des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem dit aussi Saint-Jean de Latran à compter de 1530.

Comme dans tous les autres établissements de l'ordre (notamment Saint-Jean d'Acre), une crypte est située sous la grange, au-dessus des carrières de Port-Mahon. De plus, dans la cour de l'immeuble, se trouvent les vestiges d'un acqueduc gallo-romain.

Par bonheur, le permis de démolir a été refusé en juillet.

MARCHÉ COUVERT: PERMIS CONTESTÉ

On se souvient des actions s'opposant à la destruction de l'ancien marché couvert de la rue Daguerre (voir notamment La Page n°20 et 21). Certains pensaient que l'affaire était «réglée». Mais alors que l'immeuble du n°19 est rasé, le permis de construire est contesté.

Les pelleteuses ont achevé leur travail, on pensait que tout était fini... Mais le maire de l'arrondissement et le promoteur n'en ont pas fini avec la résistance du quartier, puisque l'Association de sauvegarde de la Bêlière a déposé un recours contre le permis de construire; selon elle, le projet actuel bouche la vue des voisins et ne respecte pas les quotas en matière d'espaces verts.

De ce fait, les habitants du quartier Daguerre ont encore leur mot à dire: ils ont quelques chances d'être davantage écoutés pendant quelques mois, à l'approche des élections. C'est pourquoi, il faudra profiter de cette opportunité pour rappeler qu'à force de se laisser déconstruire, l'arrondissement perd toute sa substance artistique et son charme populaire.

RUE DAGUERRE

Dans la rue Daguerre
en été
il y a des femmes un peu dévêtues qui font leur marché
il y a des clochards rouges comme les tomates de la rue Daguerre
il y a aussi paraît-il une dame qui fait son cinéma
il y a des musiciens qui tendent la main
des poètes en chapeau mou
et du mou pour les petits chats

Dans la rue Daguerre
cet été
il y a encore le vieux marché couvert
mais il a fermé les yeux
il dort avant d'être assassiné
car
dans la rue Daguerre
en été comme en hiver
il y a un certain monsieur Dupuy
libraire de son état.

Alain Chaussière

LE LIBRAIRE OUBLIE

Portrait d'un libraire... et d'un Raton laveur

Si vous ne savez pas quoi faire un dimanche, si certain soir vous ressentez comme un coup de spleen, laissez-vous porter vers la rue du Montparnasse. C'est là qu'au 52, à l'enseigne du Raton laveur, vous pourrez rencontrer le propriétaire des lieux, Georges, et son amour des livres.

AU RATON laveur, on peut fouiner, feuilleter librement, que l'on aime l'histoire ou les romans, les essais ou les livres d'art, les voyages... Georges ne vous dérangera pas. Par contre, si vous vous intéressez à une œuvre ou à un auteur, n'hésitez pas à lui demander conseil: il connaît bien son métier. C'est un vrai libraire, comme on en rencontre de moins en moins... il m'a même avoué lire un livre par jour!

Si vous cherchez un livre précis, s'il ne l'a pas aujourd'hui, il l'aura sans doute demain; sinon, il vous donnera l'adresse d'un confrère qui l'a certainement... Parlez-lui de littérature anglaise, du roman français, il est intarissable!

Derrière son bureau, l'amour de sa vie, Virginia Woolf, en photo, des affiches d'expositions, des tableaux d'amis dont il aime les peintures; en vitrine, une sculpture de Zorko (voir La Page n°13). A côté de lui, quelques chats (statufiés) au milieu de son «jardin» (quatre plantes vertes).

Georges vit dans sa boutique (ouverte jusqu'à 22h30), y passe ses vacances et ses soirées. Le matin, il part à la recherche de nouveaux livres et, dès l'heure du déjeuner, sa porte est ouverte (même le dimanche). Quand vous franchirez l'huis, une agréable musique (classique ou jazz, selon les heures) vous accompagnera, avec une poussière d'ange, puisque les livres sont d'occasion. Vous pourrez y rêver, trouver des livres à votre goût, toujours à un prix abordable.

Pour les vrais amateurs et les collectionneurs, Georges édite un catalogue quatre fois par an. Demandez-le lui. Vous le recevrez chez vous, avec en prime, sur la couverture... un raton laveur.

Antide

Librairie Le Raton laveur: 52, rue du Montparnasse, tél.: 43.20.32.07.

UN AUTRE INVENTAIRE

Une porte
deux vitrines
trois étagères
quatre plantes vertes
un bureau
des livres

un raton laveur

une photo de Virginia Woolf
les affiches d'une exposition
quelques tableaux d'amis
une sculpture de Zorko
des livres des milliers de livres

mais toujours le même raton laveur

p.c.c. Jacques Prévert & Jean Herbaix

Dessin Antide

Bouquinerie Alésia

PAS DE LIBRAIRIES SANS

De plus en plus de librairies ferment leurs portes, concurrencées par les grandes surfaces «culturelles». Partant de ce constat, des lecteurs du quartier Alésia se sont réunis en association. Leur objectif: sauvegarder leur librairie de quartier et mieux faire connaître les services de celles-ci.

ALBA, l'Association des lecteurs de la Bouquinerie Alésia (17 rue Alphonse Daudet) est née au début de l'année. Nos lecteurs de longue date se souviennent sans doute de l'article paru dans La Page n°12 (décembre 1991) à propos de la librairie située à cette même adresse. Il rendait compte de la démarche des animatrices de ce lieu, Nicole et Annie, soucieuses de faire partager leur goût de la lecture et des livres, et de s'acquitter d'une tâche de libraire véritable (conseil, aide à la recherche d'un livre, prise de commandes), etc. Les temps sont devenus de plus en plus difficiles pour les petits libraires, au point qu'Annie a dû partir. Ce départ a constitué l'une des raisons fondatrices de l'association Alba.

UN LIEU DE CONVIVIALITÉ

Les difficultés sont de deux ordres. Il y a bien sûr la pression classique, de plus en plus écrasante, des grandes usines à vendre les livres. Mais le sort de la Bouquinerie dépend aussi des rapports tissés en soixante-dix ans d'existence avec une clientèle étroitement liée au «quartier», au sens très local du terme: la plupart des habitués viennent du périmètre délimité par l'avenue du Général-Leclerc, la rue d'Alésia et la rue du Père-Corentin. Comme on le sait, la population habitant de longue date le quatorzième se fait rare. De plus en plus de gens viennent y séjourner pour un ou deux ans, tandis que ceux qui y sont nés ou vivaient là depuis longtemps s'en vont les uns après les autres.

Les habitués, qui ont décidé de créer une structure associative pour soutenir la Bouquinerie au moyen d'animations diverses, se sont presque tous rencontrés sur place. Plusieurs dizaines de personnes ont à ce jour adhéré, avec le désir de maintenir ce lieu de convivialité, où l'anonymat des lecteurs fait place aux discussions, aux conseils et aux échanges d'idées. «Nous nous sommes rendu compte que si la librairie disparaissait, cela contribuerait à rendre le quartier encore plus impersonnel. Il fallait agir et vite», explique Benoît, le président de l'association.

Signature de S. Bonin pour son livre «Je me souviens du 14e arrondissement», le 18 décembre 1993, à la Bouquinerie Alésia. De gauche à droite, Nicole Noroy, libraire, Sylvie Bonin, l'auteur, et deux clientes

Les séances de dédicaces qui y ont été organisées ont rencontré un succès «important pour ce genre de signature», selon les auteurs concernés. Une part non négligeable de ceux qui sont venus à ces manifestations ont d'ailleurs adhéré à l'association.

Mais pour Martine, la secrétaire d'Alba, le rôle de l'association ne s'arrête pas là: «On entend sans cesse des parents dire que leurs enfants ne lisent pas, et on s'aperçoit de deux choses. Eux, parents, ne lisent pas non plus et, a fortiori, n'emmènent jamais leurs enfants dans une libraire». C'est donc pour inciter les enfants à fréquenter les librairies que Alba a organisé en juin 1994 dans plusieurs écoles du quatorzième, conjointement avec une association d'aide à l'enfance en Bosnie et en Croatie, un concours de dessin sur le thème «Dessine-leur la paix».

SOIXANTE-DIXIEME ANNIVERSAIRE

Il y avait trois prix de récompense par classe (des livres, bien sûr) et une quinzaine ont été attribués. Tous les dessins ont été exposés dans la librairie pendant une semaine. Si très peu de gens sont venus à

RENCONTRE

Les thérapies sociales existent

Au 29 rue Boulard, on trouve la villa Boulard. Là, dans un cadre exceptionnel, le pavillon numéro 8 accueille le Centre de recherches et d'innovation dans le champs social (CRICS), une association dont l'activité est centrée sur la thérapie de la famille, et en particulier sur les mauvais traitements à enfant et les abus sexuels.

C'EST un heureux concours de circonstances qui a permis à l'association de s'installer en cet endroit privilégié. Mais le recul permet de mesurer l'intérêt du lieu : « Nous recevons des gens qui sont dans une situation de souffrance, et c'est important que le cadre que nous leurs offrons soit agréable. Le lieu est apaisant et nous en sentons les effets pour les familles... et pour nous mêmes.» Ce jour, Chantal Parret, Pierre Thévenet et Renée Brochut, qui figurent parmi les responsables de l'association, nous reçoivent.

« La spécificité de notre association est de s'occuper des victimes d'abus sexuels ou de maltraitance et de leurs familles. On s'occupe donc aussi des abuseurs, souvent des hommes en prison. Cela nous semble en effet très important de pouvoir intervenir sur la globalité de la famille. De plus, nous croyons aux capacités de développement et de changement chez toute personne.

INNOVATION ET RECHERCHE

Nous avons créé l'association car, dans nos boulots respectifs, comme travailleurs sociaux ou thérapeutes, il était bien difficile de faire face seul à ce type de situation. D'abord, nous sommes forcément marqués par nos acquis personnels, mais aussi, travailleurs sociaux nous avons constaté le manque de formation ou de réflexion en ces domaines. De plus, dans nos activités antérieures, c'est à dire dans des services de l'aide sociale à l'enfance ou de la justice pour enfants, il est très dur d'avoir la vigilance indispensable en raison du nombre de situations et des failles d'institutions peu créatives. En 10 ans, nous nous sommes formés, nous avons acquis de l'expérience. Nous ne sommes plus des travailleurs sociaux mais des thérapeutes dans un cadre de soins.»

Le CRICS bénéficie de quelques subventions qui lui permettent de recevoir certains patients gratuitement. Parfois, les services sociaux prennent en charge une partie des frais, mais en général, l'association fait payer les gens, même si une négociation est toujours possible.

Nos interlocuteurs ne veulent surtout pas s'occuper exclusivement de mauvais traitements ou d'abus sexuels: « Même si ce domaine constitue notre spécialité, il nous semble important, ne serait-ce que pour ne pas risquer la sclérose, d'intervenir plus largement sur tout ce qui concerne la famille : nous proposons à ce niveau des consultations individuelles, de couple ou familiales. »

L'innovation présente dans le titre de l'association se traduit par le fait que l'accompagnement de la famille en souffrance est social et thérapeutique. « Notre cadre associatif permet plus de souplesse : la thérapie en cours ne nous empêche pas d'intervenir ou d'aider, par exemple, dans des procédures judiciaires. Nous utilisons les interactions possibles grâce au partenariat que nous pouvons développer avec le juge, l'avocat ou le travailleur social. »

CENTRE DE RECHERCHES ET D'INNOVATIONS DANS LE CHAMP SOCIAL

CRICS

L'association effectue également des recherches sur l'adolescence ou la "parentalité" : qu'est-ce qu'être parent, grand adolescent, etc. « Sur ces questions, la recherche est proche du b.a.ba. Et, grâce à l'association, on associe la pratique indispensable avec des approches psychanalytiques ou systémiques (basées sur la communication) ».

PARLER, PRÉVENIR, GUÉRIR

Le CRICS fait bénéficier les intervenants dans le champ social de ses acquis par différents biais : des formations (pour les travailleurs sociaux, les médecins), des informations (dernièrement, une association de parents d'élèves a demandé un exposé) et un travail de conseil auprès de travailleurs sociaux ou même de familles qui le contactent directement.

« Nous voudrions également participer à la prévention des violences familiales : en parler est déjà quelque chose. De plus, souvent, les victimes reproduisent l'abus : sur elles-même comme par exemple les prostituées qui, pour beaucoup d'entre elles, ont subi maltraitance ou abus, ou sur les autres en devenant bourreau. »

Il y a une forte résistance des gens à parler de cas de violence familiale dont ils ont connaissance. La famille risquerait d'éclater. « En fait, la famille est déjà morte, on ne peut faire plus de mal que celui que les maltraitances ont produit. Ce qui est en cause c'est essayer de reconstruire quelque chose. »

Certes, on risque d'être convoqué, troublé dans son confort. Mais ce confort peut-il être paisible alors que d'en parler, c'est permettre que la vie aille mieux? Et il ne faut pas se réfugier derrière l'idée que l'enfant pourrait en parler lui-même : « Dans la plupart des cas, l'enfant se sent responsable et son souci est de protéger son parent. De nombreuses filles victimes d'inceste tentent de se suicider lors de la séparation d'avec leur père. »

Les relations de voisinage sont donc là aussi en cause. Un journal de «quartier» se devait donc d'en parler...

Bruno Négroni

CRICS: 29, rue Boulard, Tél : 43.35.08.47.

...LECTEURS

l'inauguration, de nombreux enfants sont passés au fil des jours suivants. Ces dessins doivent maintenant être montrés dans divers établissements scolaires de Bosnie et de Croatie (dans la mesure où ces objets ne sont pas de première urgence, ils n'ont pu partir aussitôt).

Alba a d'autres projets pour la fin de cette année, comme une soirée «culturelle» (adjectif si galvaudé qu'il déplaît à beaucoup de ces amateurs de la lecture, mais que la langue française peine à remplacer). Celle-ci constituerait le point d'orgue aux soixante-dixième anniversaire de la Bouquinerie, lieu de mémoire locale. Un concours photo sur le thème du livre pourrait suivre.

Les membres de l'association ont naturellement l'ambition de faire connaître la librairie un peu au-delà de la zone où elle est appréciée, mais ils espèrent aussi que leur initiative donnera des idées à ceux qui souhaiteraient soutenir l'existence d'un lieu qu'ils affectionnent dans leur propre quartier.

Guy Fargette

LES CRÉATEURS DE L'ASSOCIATION

Benoît, président, vend des pianos, avenue du Général-Leclerc. Pour lui, sauver la Bouquinerie, c'est maintenir un lieu de convivialité indispensable au quartier.

Jacques, vice-président, est compositeur pour orgues, rue Sarrette. Il fréquente la Bouquinerie depuis son enfance, et sa disparition lui serait insupportable.

William, chargé de la communication, apprécie par dessus tout ce lieu de rencontre et d'échange.

Pascal, journaliste, sait comme tous ceux qui vivent de l'écriture que, sans point de vente indépendant, il n'y a pas de liberté d'expression.

Martine, photographe qui habite rue Alphonse-Daudet, ne conçoit pas sa rue sans librairie.

Enfin, pour Henriette, psychanalyste, la Bouquinerie est à la fois lieu de mémoire et de culture.

DANGER SECTE

Depuis l'été, les murs du quartier se sont couverts de belles affiches bleutées. «les Ateliers de Tristan» proposent des cours d'instrument, de l'éveil, etc..., pour adultes et enfants. Super...Sauf que l'adresse de cette «association» n'est autre que celle de la secte «Nouvelle Acropole», 68 rue Daguerre. Nos enfants sont désormais visés. Mais que fait donc la police...?

FRESQUES RESTAUREES

Au lycée professionnel Eric Satie (ancien lycée Durouchoux), face à la mairie du 14e, une dizaine de fresques décoratives méritent le détour. Restaurées par l'artiste peintre Pierre le Cacheux, elles ont permis de retrouver des peintres oubliés.

UNE fresque de 10 mètres orne la bibliothèque. Elle illustre de façon pittoresque la chanson traditionnelle française : "Au clair de la lune", "Nous n'irons plus aux bois", "Il pleut bergère", etc. A l'extérieur, d'autres fresques illustrent les fables de La Fontaine. Le Président de la Société Historique et d'Archéologie du 14e, René-Léon Cottard, nous signale que la fresque sur les vieilles chansons de France a été réalisée en 1933 pour l'école communale de la rue Durouchoux. C'est l'oeuvre d'un groupe d'artistes peintres assidus de l'atelier des fresques de la ville de Paris. Cet atelier avait lieu dans une école communale du 2e arrondissement, quartier des grands boulevards.

Monsieur Francis Harburger, artiste peintre, se souvient : « A l'époque, j'ai assuré l'esquisse générale en accord avec mes camarades. Leur signature se trouve en bas des sujets traités. Quant à moi, j'ai traité 4 sujets : "Au clair de la lune", "Cadet Rousselle", "Nous n'irons plus au bois", et la composition du titre.

Une amie très douée, Jeanne Gauzy, a exécuté "En partant pour la Syrie" et peut-être un autre sujet. Elle habitait 45 rue Boissonnade et moi, je venais de quitter mon atelier rue Campagne Première... Sur place, vous découvrirez d'autres artistes... ».

Mais, effacées par le temps, les fresques n'ont pas livré tous leurs secrets. Les signatures sont illisibles. Jeanne Gauzy ? J. Christen ?...

J.K Abraham

LE PROGRES

Le progrès ? L'homme est toujours le même justement depuis qu'il peint. Il traduit ainsi pour l'un de ses sens le signe tangible de la fusion au principe. Les modes changent, le grandeur d'âme reste la même à travers les âges. Il n'y a de progrès relatifs que dans les matériaux. Tout est dans tout, figurer, ne pas figurer, cela n'a aucune importance pourvu que l'on sente en regardant la peinture, une lueur, une étincelle, une particule d'éternité.

Pierre Le Cacheux

ASSAD
peinture inter-générations

Antide, artiste-peintre et animatrice de l'atelier «Découverte et initiation - a couleur», explique sa démarche.

L'ENVIE de transmettre ce que m'avait appris mon maître, le peintre mexicain Alfonso Dominguez, et l'enseignement de Johannes Itten (professeur de couleur au Bauhaus de Weimar) m'a poussée à ouvrir des ateliers «Découverte et initiation - la couleur» à Paris. Ma rencontre avec Mme Capitaine, directrice de l'Assad, m'a permis d'ouvrir celui du 17, rue de Gergovie, dans le 14e arrondissement, où j'habite.

COULEUR, MATIERE, FORME

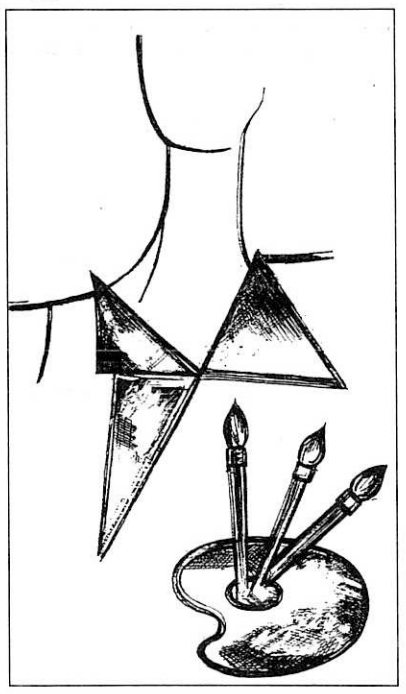
Le but de mon enseignement est que les participants apprennent à fabriquer, connaître, rechercher, travailler la couleur de différentes manières, à découvrir leurs capacités créatives et, pour certains peut-être, à découvrir une vocation.

Je n'utilise que les couleurs fondamentales, c'est-à-dire les trois couleurs primaires (le rouge, le bleu et le jaune) ainsi que le noir et le blanc. Ceci étonne, éveille la curiosité, demande un effort et permet de se surprendre.

L'enseignement est basé sur la matière, les formes et la couleur. La matière de chaque peintre est différente, c'est par elle que l'on apprend à connaître et aimer la peinture. C'est par les formes que l'on apprend à sentir et à comprendre. Chaque mouvement correspond à un sentiment et à une forme.

De cette connaissance et de sa maîtrise vont naître d'autres formes qui développeront l'imagination et la créativité. De la connaissance de la couleur et de ses lois objectives, la référence continuelle aux œuvres d'art, les visites d'expositions et de musées ainsi que tous les travaux (matière, forme, couleur) concourent à la maîtrise du métier de peintre.

Dans cet atelier, le problème du temps est



important. Seul pour l'artiste «le temps ne compte pas», écrivait le poète Rainer Maria Rilke. Ni l'âge; on peut créer aussi bien à 7ans qu'à 18 ou à 88ans. Ici, les élèves sont de tous âges.

LE TEMPS D'APPRENDRE

Certains peintres se sont découverts très tard, d'autres très tôt. Faire une peinture en dix minutes ou en dix ans n'a aucune importance. On prend le temps d'apprendre, de s'aimer, et de se respecter. On ne peut créer sans amour.

Le travail en groupe permet de n'être plus seul dans sa recherche. L'accueil y est chaleureux. A la fin des cours, les travaux sont regardés ensemble, on fait des remarques, on critique, sans compétition... Déjà, en juin, une exposition de l'atelier a eu lieu au restaurant Les Comestibles, 10 rue de la Sablière. L'année s'ouvre riche d'espérances: un atelier pour enfants et pour adolescents va ouvrir en octobre.

Antide

STELLA

«Seule devant une page blanche, je me trouvais bloquée». Une élève de l'atelier d'Antide nous raconte son histoire.

J'AVAIS toujours eu le désir de dessiner et de peindre. Je n'en avais pas le temps puisque je travaillais. Maintenant, je suis à la retraite. Je suis venue dans l'atelier «Découverte et initiation - la couleur» parce que c'était une initiation et qu'Antide m'a dit qu'il n'y avait aucune discrimination et limite du point de vue de l'âge. Les gens de ma génération ont toujours été sur des rails, et la difficulté est de donner libre cours à l'imaginaire. Comment, à partir de cette page blanche et de cet état d'esprit, parvenir à développer l'imagination...

Comme il n'y a pas de modèle de peinture, mais seulement un support en noir et blanc, chacun est libre d'interpréter à sa guise, selon son goût, selon le style qui lui plait (expressionniste, moderne, romantique...). En ce moment, nous travaillons sur un tableau de Nicolas de Staël, «Le Portrait d'Anne». Je peux ainsi développer ma spécificité, mon style romantique, qui correspond le mieux à ma personnalité.

L'atelier m'apprend à manier et mélanger les couleurs, à comprendre leu sens, à sentir la peinture, en connaître les nuances, à découvrir les matériaux. Comme c'est en employant la gouache que nous étudions les nuances, nous travaillons avec les couleurs primaires (bleu, rouge, jaune) plus le noir et le blanc, cela nous permet d'acquérir une connaissance des ombres et des lumières.

En travaillant aussi chez soi, entre chaque cours à l'atelier, on oublie les soucis, les problèmes de la vie et l'on ne sent pas passer le temps. Cela développe un regard plus avisé, sur les tableaux. Il devient plus important d'aller dans les musées. J'ai envie de continuer car j'ai une soif de connaissance.

Entretien

Pierre Le Cacheux est descendu de son échafaudage pour parler avec La Page de son travail et du 14e, son quartier de naissance.

Pierre Le Cacheux, la restauration de 10 fresques comme au collège Eric Satie, c'est un travail de routine, pour vous?

Pour moi, c'est un travail purement alimentaire. Les problèmes techniques se résolvent facilement, mais ce n'est pas ce que je recherche spécialement. Quand ça se présente, j'accepte volontiers... C'est un travail agréable.

Je suppose qu'en tant que peintre diplômé, vous préféreriez réaliser un tel travail en partant de zéro ou faire quelque chose de plus original ?

Effectivement, j'ai eu des commandes directes par concours ; des commandes d'Etat plus intéressantes sur le plan de la réalisation personnelle où on peut s'exprimer complètement. En France, il y a une tradition... Cela s'appelle le 1%... Il s'agit de réalisations d'oeuvres d'art dans les bâtiments publics. L'ennui, c'est que ça n'est pas toujours bien perçu... Une impression de gaspillage peut-être... Il y a toujours de bonnes raisons pour diminuer la partie artistique au profit d'autre chose.

Pierre le Cacheux, vous êtes nés dans le 14e. Quels sont les changements dont vous avez été témoin?

Il y a 20 ans, ils ont commencé à détruire les quartiers, à vouloir rénover le 14e. Il y a des quartiers complètement neufs et je crois que pour les parisiens, c'est un quartier qui a de la valeur;

Les habitants ont-ils changé ? Y a-t-il une nouvelle classe sociale qui s'installe ou des mouvements particuliers ?

Paris devient de plus en plus chic... Avec toujours plus de surenchère sur le terrain. Une certaine logique. La population change automatiquement. Avant, c'était un quartier d'ouvriers. Maintenant, c'est un quartier bourgeois sans compter le vieillissement de la population... Il faut dire que les appartement sont moins accessibles.

Qu'est ce que vous regrettez le plus dans notre arrondissement aujourd'hui?

Je regrette par exemple la tour Montparnasse. des choses comme ça. C'est le pavé dans la mare. C'est monstrueux. On a l'impression de quelque chose d'extra-terrestre qui viendrait bouleverser le tissu urbain d'un quartier qui a donné l'école de peinture qu'on connaît.

Le 14e accueille-t-il encore les artistes et les créateurs de tous les horizons ?

J'en suis convaincu. C'est vraiment un quartier idéal. A la fois calme et central, ce qui permet la communication avec tout ce qui bouge à Paris.

Pour l'avenir du 14e, Pierre le Cacheux, qu'espérez-vous dans les prochaines années?

Dans le 14e, il y a une tradition de contestation par rapport aux actions urbaines un peu sauvages. Je veux que le grand progrès se fasse en respectant le gabarit des bâtiments. Que les constructions neuves s'adaptent au tissu urbain existant au lieu de se propager comme un virus. Qu'elles soient intégrées. Que le bâtiment s'inscrive dans une volumétrie générale de manière à conserver le caractère humain et l'échelle de l'homme. Paris a une certaine poésie. Si on change trop les bâtiments la poésie s'en ira avec. Ce ne sera plus le 14e...

Pierre Le Cacheux et J.K Abraham

TÉMOIGNAGE

Le message de la Résistance

Didier Saint Maxen nous écrit de Besançon, où il a «émigré» après trente ans de séjour à Paris. Il y a cinquante ans, il participait à la Libération de Paris dans le quatorzième.

L'accueil des parisiens aux libérateurs

DU MESSAGE de la Résistance, il est aujourd'hui peu question. Et pourtant, ce fut l'association du geste d'Antigone et de la révolte de Spartacus. C'était aussi la volonté de promouvoir une société de justice et de fraternité, loin des petites manœuvres et des combinaisons d'un certain univers politique discrédité... et à contempler la société actuelle, on peut dire que nous sommes loin du compte.

Les quatre années de l'Occupation furent pour moi (comme pour bien d'autres) des années noires. Les cheveux collés par le sang dans les casques des soldats tombés sur les bords du Cher en juin 1940, les drapeaux à croix gammée de la rue de Rivoli, de la Chambre des députés, du ministère de la Marine, tout cela fut bien dur à contempler. Il s'y ajouta bien vite les affiches bilingues avec les noms des fusillés de la veille, les menées des nazis de langue française de Déat et Doriot... Tout cela ne pouvait qu'inciter au refus, d'abord silencieux, puis plus explosif et ardent par la suite.

DES TRACTS EN ALLEMAND

C'est par des diffusions de tracts que commença l'expression de cette résistance au nazisme. Ce fut d'abord très modeste. Il y eut des «papillons» avec quelques phrases réalisées avec une imprimerie d'enfant. Puis, en 1941, ce fut plus sérieux. En parcourant les bois et les jardins publics, il était possible de ramasser les numéros du «Courrier de l'air» lancés par les avions de la Royal Air Force et de les diffuser autour de soi. En collaboration avec mon ami André Erny au collège Saint-Charles de Juvisy, je réussis à étendre peu à peu ce travail indispensable au soutien du moral de la population.

En 1943 et 1944, notre activité s'élargit: nous diffusions les tracts alliés et des journaux tels que Franc-Tireur, Libération, Le Populaire.

En juin 1944, je «colportais» des tracts en allemand pour les soldats allemands. Il s'agissait d'invitation à la désertion. Cela me valut des sueurs froides sur le boulevard Saint-Michel, lorsque je tombai sur un barrage de la Milice installée au lycée Saint-Louis. Je réussis à passer, sans être inquiété. A l'approche de la Libération, apparurent les manifestations de rues.

Le 1er juillet 1944, je participai à une manifestation... qui se termina par l'intervention de la Feldgendarmerie. Après la mort de Philippe Henriot, la mort d'un des résistants qui l'avaient abattu fut l'occasion d'une manifestation gigantesque à Clamart et la mémoire de Dumoulin, le résistant tombé sous les balles allemandes, fut associée à un jeune aviateur anglais de 19 ans abattu l'avant-veille.

Il y eut le 19 août 1944 le début de l'insurrection. Le drapeau français sur la préfecture de police dans l'île de la Cité! La nouvelle fit l'effet d'une bombe... L'après-midi, les mairies des arrondissements et de la banlieue furent occupées. Je fus immédiatement volontaire pour participer avec les milices patriotiques à cette insurrection tant attendue.

ROGER LALA, CHEF DE GROUPE

Réunis à la mairie, sous la présidence de Morel, le maire du quatorzième pendant l'insurrection, les volontaires ont formé des groupes. Je me suis trouvé aux côtés de Roger Lala, réparateur de vélo rue des Plantes, promu chef de groupe. J'eus comme ami et frère d'armes Jean Sambard, un survivant d'un maquis de Corrèze, originaire de Dordogne, logeant chez des cousins tenant un garage avenue du Maine. Sambard avait gardé son arme, un revolver. Nous disposions d'une arme pour trois (ce qui était bien peu pour notre groupe de neuf).

Nous avons participé à diverses opérations. Nous avons participé à l'occupation du garage allemand de la rue Campagne-Première (plus tard, le lycée technique Raspail s'installa à cet emplacement). La situation était assez curieuse dans ce garage; au rez-de-chaussée, les FFI étaient les maîtres... mais plus haut, dans les étages, se trouvaient des Allemands que des renforts tentaient de «désenclaver». Il en résultait des escarmouches sans résultats positifs pour les gens de la Wehrmacht.

BARRICADE RUE FRIANT

Nous avons occupé rue Huyghens le centre de la Feldpost installé dans le gymnase. Nous avons trouvé beaucoup de formulaires, mais pas d'armes en état de fonctionner. Sur l'avenue du Maine, grâce à Jean Sambard, une camionnette allemande a été capturée et quelques Allemands faits prisonniers.

Nous avons, à l'appel du colonel Rol, participé à l'édification des barricades, de celle de la rue Friant (face à la maison des Pères Blancs)... Le 25 août au matin, après une nuit mouvementée, ce fut l'entrée des «Leclerc» par la porte d'Orléans. Quelle joie! Quelle liesse!

Je bondis sur un blindé, un half-track... qui portait un drapeau aux couleurs de la République espagnole. Les hommes appartenaient au régiment espagnol de la IIe DB. Les tirs nourris des «Leclerc» répondirent à ceux qui semblaient venir de toutes les directions. Je dus me plaquer au sol. Derrière moi, quelqu'un fut atteint au ventre. Aussitôt, sans se soucier des balles, les infirmiers accoururent. Il y avait là des chars portant les noms des provinces de France (et aussi de certaines villes). Il y avait des camions chargés de maquisards du Loiret. C'était le délire.

GARDE D'HONNEUR TUNISIENNE

A la porte de Châtillon, à côté du square, je rencontrai un parachutiste américain d'origine sioux. Là, ce fut le défilé de camions avec les troupes françaises du 51e Cuirassiers et la jeep de liaison américaine. L'après-midi, rue Denfert-Rochereau, je rencontrai à nouveau des Espagnols qui suivaient les chars en direction du Luxembourg. Il y avait encore des tirs et des explosions.

Le 26 août, je me rendis à pied à l'Arc de Triomphe, afin de voir De Gaulle et le défilé des gars de Leclerc. Je vis l'Ecole militaire aux façades éventrées. Dans un abri gisaient les restes d'un Allemand coupé en deux. Devant, sur le Champ de Mars, je rencontrai de nombreux Algériens et aussi des Pieds noirs. Sous l'Arc de Triomphe, la garde d'honneur était tunisienne.

L'après-midi, ce fut le délire Les barrages furent rompus. Je descendis les Champs Elysées et la rue de Rivoli, où les tirs sporadiques se manifestaient encore.

La nuit suivante, ce fut le bombardement allemand, dernière manifestation de l'hostilité de l'occupant. Je revis par la suite mon chef de groupe, qui élargit son activité professionnelle (motos Lala, avenue du Maine). Je perdis de vue mon ami Jean Sambard, qui partit avec une compagnie d'infanterie issue des Forces françaises de l'intérieur.. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'il était devenu et je le regrette beaucoup.

Didier Saint Maxen

P.S.: J'ai connu un «anar» qui avait d'étonnants états de service (guerre d'Espagne, Résistance). Il s'appelait Paul Prêtre et habitait rue Daguerre. J'ai perdu totalement sa trace. (Ecrire au journal qui transmettra).

DENFERT, AOUT 44

Visite à la salle FFI

A une vingtaine de mètres sous terre, un lieu presque banal, un peu comme un préau d'école...

LE POSTE de commandement provisoire de la Résistance parisienne fut localisé, du 19 au 23 août, dans un lieu très particulier du quatorzième: ses dirigeants se réunirent dans le tréfonds des Pavillons Ledoux, composé de salles communiquant avec les galeries des carrières de Paris (sous la place Denfert-Rochereau)(1). Un tel site fournit rétrospectivement au Paris insurgé d'août 1944 le supplément d'âme conspiratif sans lequel une révolte laisserait un goût d'inachevé. Le souvenir s'en est maintenu chez ses rares visiteurs, les «cataphiles», qui l'ont surnommé la «salle FFI».

Les sous-sols parisiens furent régulièrement mêlés aux révoltes sociales du XIXe siècle. En 1848 comme en 1871, au moment de la Commune, on s'y est réfugié, on s'y est battu, on y est mort... Mais dans la mesure où la dernière insurrection de Paris est restée à l'état d'ébauche, la IIe Division Blindée assurant par sa promptitude que les événements n'iraient pas au-delà, le rôle dévolu en août 1944 aux anciennes carrières n'a guère dépassé le stade de l'anecdote. Dans cette absence de haut fait se lit déjà la particularité de cet ultime soulèvement.

Il est d'ailleurs curieux que les salles du PC de la Résistance soient imprégnées d'une irréalité terne et familière. Quelques restes de matériel électrique renforcent l'impression de déjà-vu. Elles évoquent un préau d'école, mais enfoui à une vingtaine de mètres sous terre... Pour un peu, on les prendrait pour un morceau de ligne Maginot égaré sous la capitale. Cette enfilade de pièces aux murs peints en vert et gris intrigue vaguement, mais sans nourrir l'imagination (2). Elle communiquait pourtant avec de remarquables couloirs taillés dans la couche calcaire (3).

INSURRECTION EN MODE MINEUR

A quelques mètres de là, un puits muni d'échelons débouchait en face du n°1 de la rue Froidevaux: la plaque qui le ferme a été soudée un peu avant que soient murées les galeries des carrières menant à cette «salle FFI», dans les années 1980. La brise d'exotisme qui en effleurait le seuil n'y pénètrera jamais.

A sa manière, la banalité de la «salle FFI» est représentative de la Libération de Paris, mais en mode mineur. L'esprit du lieu semble être entré en résonance avec les coulisses des événements qui balayaient alors l'Europe.

On ne peut en effet s'empêcher d'assembler quelques impressions fugaces et de constater que, si les images et les symboles étaient tous à leur place, Paris n'était plus la scène où se décidait le cours des choses. Celui-ci dépendait avant tout de l'inertie d'unités allemandes en déroute, du bon vouloir des états-majors alliés et d'intrigues politiques dont la Résistance devait être finalement le jouet prévisible et malheureux.

L'euphorie de cette insurrection à peine esquissée masqua un certain temps la mélancolie des temps à venir, sans que celle-ci fût véritablement ignorée. On jouait beaucoup dans ces journées, en se laissant parfois emporter bien au-delà de ce qui paraissait raisonnable, mais comme si l'on savait qu'une fois l'ennemi terrifiant refoulé par la grâce d'une divine surprise –le débarquement allié– l'heure ne serait plus aux luttes civiles auxquelles la réputation de Paris devait tant.

Un PC d'insurrection dans les «catacombes»? Le symbole, un peu trop flamboyant pour ce qu'il semble annoncer, demeure une curiosité secrète que l'Inspection générale des carrières ne s'est guère souciée d'ouvrir à la visite. Le souvenir d'une insurrection parisienne à peine ébauchée serait-elle, aujourd'hui encore, si désagréable aux gouvernants?

Guy Fargette

(1) D'après René Suttel, qui montra les lieux au colonel Rol-Tanguy («Catacombes et carrières de Paris», par R. Suttel, p.194).

(2) Dans le film «Paris brûle-t-il?», le cinéaste a préféré faire descendre à ses acteurs l'escalier de Mansart (XVIIe siècle authentique), qui donne également accès au Grand réseau sud des Carrières, mais qui se trouve... sous le Val-de-Grâce, soit à un bon kilomètre de la place Denfert!

(3) «L'Affaire du collier», une aventure en bandes dessinées de Blake et Mortimer, présente de ces galeries quelques croquis fidèles qui ont imprégné les mémoires de nombreuses générations enfantines (voir La Page n°4).

Agoraphobie

TRISTE COMMÉMORATION DANS UN PARIS QUADRILLÉ

La célébration du cinquantenaire de la Libération de Paris concernait tout particulièrement le quatorzième arrondissement, puisque les premiers détachements de l'armée Leclerc sont entrés par la porte d'Orléans, le 24 août 1944, et qu'ils ont remonté l'avenue d'Orléans, rebaptisée depuis avenue du Général-Leclerc.

L'atmosphère de cette commémoration n'en apparaît que plus étrange: un défilé de cyclistes et de matériel militaire d'époque, chars Sherman et half-tracks refaits à neuf, mais entre deux rangs de policiers (craignait-on que quelques badauds enthousiastes n'égratignent la peinture toute fraîche?), un public soigneusement tenu à distance par des barrières tout au long du parcours, une armada d'engins de nettoiement pour effacer promptement les hypothétiques traces de ce passage et enfin deux rangs de CRS à pied pour fermer le bal! Sans doute s'agissait-il de dissuader les tireurs embusqués sur les toits depuis un demi-siècle...

Les abords de l'Hôtel-de-Ville même étaient inaccessibles, les hiérarques de la République s'étant là encore solidement retranchés dans un périmètre protégé du peuple. Comble d'ironie: quelques habitants du quatorzième qui s'étaient déplacés jusque sur l'île de la Cité constatèrent que les écrans disposés place du Châtelet, face au pont, pour retransmettre les discours empesés de ces courageux chefs de la nation, étaient masqués par les cars de police qui avaient déversé leurs CRS un peu partout.

«UNITÉ NATIONALE»

La descente des Champs-Elysées, le lendemain, de «huit mille» enfants agitant des bouts de tissus pour restituer une illusion de multitude n'a fait que confirmer la logique de ces cérémonies apprêtées pour les médias. Il s'agissait d'éviter la moindre réaction spontanée de la part d'une population, tout juste conviée à jouer les figurants. La mise en scène était si indigente que les badauds des Champs Elysées mirent un long moment à comprendre que les réjouissances étaient finies...

Les appels obsessionnels à «l'unité nationale» renvoyaient d'ailleurs bizarrement au discours officiel des dernières semaines du régime de Vichy, comme si les hantises du pouvoir s'autransmettaient, immuables.

On aurait voulu exorciser les derniers souvenirs vivants de la Libération de Paris que l'on ne s'y serait pas pris autrement. Il restait heureusement la possibilité de rencontrer, en marge de cette mascarade, des témoins qui se souvenaient avec émotion et simplicité de ces journées... Une fois de plus, le plus important n'était pas là où se braquaient les caméras.

Guy Fargette

MRAP

Suite de la page 1

Et que dire de Myriam, Algérienne, Née en France en 1956, mariée à un ressortissant algérien duquel elle a eu deux enfants et avec qui elle est partie vivre en Algérie en 1989. Après des heurts avec sa belle famille, elle décide en 1992 de rentrer en France, ce pays qui l'a vu grandir et au sein duquel elle a su tisser des liens inébranlables. Venant s'enquérir à la préfecture de sa nouvelle situation de séjour, le service des étrangers est formel: Myriam a perdu le «bénéfice» de ses trente années passées sur notre/son territoire, et est invitée de ce pas à reprendre le prochain vol Paris/Alger.... Elle sera, elle aussi, marquée du sceau indélébile de la clandestinité!

LA COHORTE DES INDÉSIRABLES

Quand à K., son parcours est digne de la plus fastueuse image kafkaïenne. Etudiant zaïrois, il est appréhendé lors de manifestations anti-gouvernementales à Kinihara. Incarcéré, torturé, il se tire d'affaire grâce à la bienveillance d'un de ses gardes. «Cours vite, lui dit celui-ci, si mes balles ne te touchent pas, c'est que Dieu t'aura épargné!»... Épargné? K. l'a été en effet, le temps d'une longue échappée via l'Espagne jusqu'à la France. Mais là, il se heurte aux barrières de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra), qui lui refuse le bénéfice de l'asile politique, à l'inlassable et indubitable motif du «manque de preuves suffisantes»... Ainsi, depuis trois ans, pour K., clandestin, dont le retour au pays est impensable, errant de famille d'accueil en famille d'accueil, l'enfer est de nouveau au goût du jour.

«En Afrique, la vie n'est rien», nous dit-il, le regard chargé d'humilité, «mais je crois quand même qu'il aurait mieux valu que le garde m'abatte, ce fameux jour...» Et la Constitution française de rétorquer: «La France accorde l'asile aux combattants de la liberté pourchassés».

La liste est encore longue de ces hommes et de ces femmes, venant gonfler la cohorte des indésirables, condamnés à vivre dans l'ombre des sans emplois, des exclus des prestations sociales, avec la crainte quotidienne chevillée au corps, d'une descente de police ou d'un contrôle inopiné dans le métro. Ils sont les cibles d'un stakhanovisme politico-administatif efficace, soucieux de laver la France «plus blanc que blanc», et porté aux nues par la grâce des sondages d'opinion... «Repenser l'intégration», telle est leur fière devise!

Quand à nous pauvres naïfs, notre approche s'estime chaque semaine à la mesure de notre impuissance. Nos courriers larmoyants scandant sans relâche le «titre humanitaire et dérogatoire» de telle situation n'y suffisent plus. Nous nous heurtons à un mur de solides instructions et à ce soin tout particulier qu'a pris le législateur de verrouiller toutes les issues par lesquelles il était encore possible, avant l'ère pasquaïenne, d'obtenir quelques régularisations.

Samedi, 14 heures. Le rideau tombe sur un silence de nouveau de mise. Nous sortons du petit local désormais enfumé, tout étourdis par cette sensation bien fragile d'avoir redonné espoir à quelques-uns.

Isabelle Sirot

Contact: Alain Ribat, Mrap 14-15e, 17 rue de l'Avre, 75015 Paris; ou permanence du Mrap: par rendez vous les samedi matin au 48.06.88.00.

La Porte d'Orléans s'éclate

DIFFICILE pari que celui d'animer ce bout de quartier, coincé au bord du périphérique et traversé par les boulevards des Maréchaux et l'avenue du Général-Leclerc... Entreprise à laquelle se consacre l'Association des commerçants de la périphérie de la porte d'Orléans, et qui commence à porter ses fruits si l'on en croit le succès remporté par la fête organisée le 15 juin dernier rue Poirier-de-Narçay.

Pour la deuxième année consécutive, la soixantaine de commerçants fédérés par M. Guérin (12, avenue de la Porte-de-Montrouge, tél.: 45.39.81.59.) avait choisi cette petite artère pour y inviter les habitants du quartier à venir se restaurer et danser au son de l'accordéon. Ils furent très nombreux à répondre à l'appel (près de trois mille, estiment les organisateurs), rompant ainsi pour un soir d'été le sentiment de dispersion que peut inspirer à première vue cette extrémité sud du quatorzième.

SIDA

Comment faire dans le 14e

Certains grands hôpitaux (Tarnier-Cochin-St Vincent de Paul et Broussais) servent de centres d'information et de soins sur l'immunodéficience. Ils pratiquent les tests de dépistage sur prescription médicale (faite sur place), sans rendez-vous préalable.

POUR UN test anonyme et gratuit, on peut se rendre, toujours sans rendez-vous, dans l'un des cinq centres d'information et de dépistage anonymes et gratuits de la Mairie de Paris : le Centre Ridder (2). Situé à côté de la bibliothèque Plaisance, il héberge aussi un centre médico-social (pneumonologie, anti-tabac : acupuncture, cardiologie, endocrinologie, gynécologie).

Les gens arrivent dans une grande salle où des tas de brochures et de dépliants sont disponibles sur un présentoir. Ils attendent leur tour au bureau d'accueil où quelqu'un s'occupera de leur dossier. Ensuite, tout se passe à peu près comme dans n'importe quel laboratoire d'analyses médicales, mais on ne vous ne demandera ni de remettre, ni de remplir un quelconque document. Et vous revenez vous-même chercher les résultats quelques jours plus tard.

Il est également possible d'effectuer, à peu près dans les mêmes conditions, un test de dépistage anonyme et gratuit à l'Institut Fournier (3), d'une notoriété certaine en matière de MST (4).

Passé le stade du dépistage, le 14e offre très peu de ressources aux séropositifs et aux malades. Même si l'on doit sans aucun doute saluer leurs efforts, aucune des grandes associations d'accueil, de soutien, d'accompagnement et de soins (cliniques et psychologiques) ne dipose, en effet, de structures dans notre quartier. En ce qui concerne AIDES, il faut s'adresser à la fédération, laquelle ne possède pas d'adresses d'autres associations dans le 14e. Des volontaires de l'association peuvent, par contre, se rendre chez les malades à titre de service payant. Pour faire appel à ARCAT-SIDA (un centre social dans le 15e et un autre dans le 9e) ou à APARTS (Association des Appartements-Relais Thérapeutiques et Sociaux : installations dans le 10e et le 18e), on est aussi amené à aller les voir là où ils se trouvent, dans d'autres quartiers de Paris.

On imagine ainsi ce que l'absence de services de proximité peut ajouter comme problèmes à la fatigue, l'affaiblissement ou la détresse psychologique de certains séropositifs ou malades. Maigre consolation, il existe un organisme associé à la lutte contre le SIDA, dans le domaine du travail social et des intervenants en toxicomanies : le Centre Didro (5).

Il est enfin possible de recourir aux consultations du soir dans les hôpitaux Broussais(service du Pr. Kazatchkine, le Mercredi de 18h à 22h) et Cochin (service du Pr. Sicard, le Mardi de 19h à 21h). La promotion de ce type de consultations fait, d'ailleurs, partie des priorités d'action d'AIDES dans la mesure où elles fournissent une aide aux malades en activité, chose essentielle à bien des points de vue.

Bon courage...

Agès Bayati

(1) Centre Régional d'Information et de Prévention du SIDA

(2) Centre Ridder : 3, rue Ridder 75014 45 43 83 78

Ouvert de 12h à 19h du Lundi au Vendredi et de 9h30 à 12h le Samedi. M° Plaisance.

(3) Institut Alfred Fournier : 25, bd St Jacques 75014 40 78 26 00

(4) maladies sexuellement transmissibles

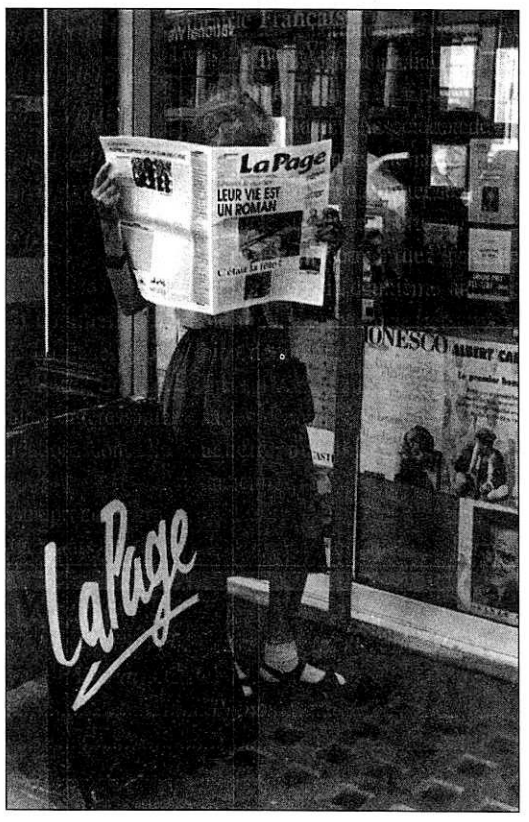
(5) Centre Didro : 9, rue Pauly 75014 45 42 75 00

PARIS EN TETE, HÉLAS

Paris se place en tête dans l'épidémie du SIDA en France, même si cette tendance tend à s'estomper. Les données du CRIPS (1) confirment cette concentration sur la capitale : 2920 cas déclarés par million d'habitants à la fin du premier trimestre 1993 (1098 pour l'Ile de France et 428 pour la France) et 3356 fin 1993 (1284 pour l'Ile de France et 482 pour la France). Appliqués au chiffre fourni par la mairie du 14e sur la population du quartier en 1993 (136 669 habitants), ces taux donnent entre 400 et 460 cas de SIDA... Et combien de séropositifs, dont le nombre augmente à peu près deux fois plus vite que celui des malades ?

LA PAGE À LONDRES?

Pas exactement ! Nous sommes tombés sur une librairie française située dans le quartier «chic» de Kensington à Londres, dont le nom rappelle celui de notre journal. «A friendly» contact s'est établi avec les gérants (David Nota, auteur-romancier chez Gallimard, et Ron Shepping), ainsi qu'avec les deux assistantes, Sabine Boton, de Vendée, et Maïté Laal, toutes deux bien connues de la clientèle des grands musées et ambassades du quartier ouest de Londres.



RENDEZ-VOUS AU KIOSQUE

Le kiosque à journaux situé au 77 boulevard Brune (porte Didot) est de nouveau ouvert. Les habitants du quartier, dont beaucoup de personnes âgées, n'auront plus à faire de longs trajets pour trouver leur journal.

Ils pourront même y acheter La Page, en semaine de 6 à 20 heures, et de 8 à19 heures les dimanches et jours fériés.

BIO : DANGER AMALGAME

A la suite de notre article consacré à la coopérative biologique de la rue Thibaud, intitulé « Une épicerie pas comme les autres » (voir La Page n°20), certains lecteurs nous ont fait remarquer que nous avions eu tendance à critiquer sans nuances les commerçants de ce secteur. Remarque justifiée ; toutes nos excuses à ceux qui auraient pu se sentir injustement visés...

MARDIS POETIQUES AU CITOYEN

L'association Au lever de rideau souhaite promouvoir poètes et comédiens. Le principe retenu par Colette Jarjavay est de mettre en relation artistes et public, dans le cadre du restaurant Le Citoyen, 22 rue Daguerre. Programme pour les prochains mois.

27 septembre

20 à 21 h : Jean-Jacques Courtois, poète, écrivain, chanteur.

21 à 22 h : Scène ouverte aux comédiens, poètes et chanteurs.

11 octobre

20 à 21 h : Soirée contes.

21 à 22 h : Scène ouverte aux comédiens, poètes et chanteurs.

25 octobre

20 à 21 h : Elie Kahn, poète.

21 à 22 h : Scène ouverte aux comédiens, poètes et chanteurs.

8 novembre

20 à 21 h : Marie-Cmaire Calmus, poète, écrivain, chanteuse, peintre.

21 à 22 h : Scène ouverte aux comédiens, poètes et chanteurs.

22 novembre

20 à 21 h : Jean Van Nostrand, poète.

21 à 22 h : Scène ouverte aux comédiens, poètes et chanteurs.

Pour tout renseignement: Colette Jarjavay, 30 avenue de la Liberté, 94700 Maisons-Alfort, tél.: 45.18.01.66.

LE THÉATRE À LA CITÉ

Le théâtre de la Cité Internationale reprend ses activités, à partir du 11 octobre: théâtre, danse, musique, ateliers, rencontre, etc. Quelques dates:

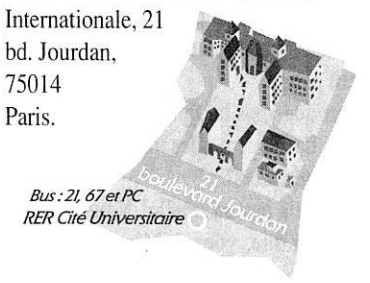
Belladone de Charles Cré-Ange du 11 au 15 octobre

L'Ascète de San Clemente et la Vierge Marie de Jean Gaudin du 18 au 22 octobre

Zhivaro jazz festival les 28, 29 et 30 octobre

Une initiative qui ne pouvait nous laisser indifferent, tarif réduit en plus des catégories habituelles, pour les habitants du 13e et du 14e! Nous vous en reparlerons...

Pour tout renseignement et vous procurer le programme détaillé: Christine Morquin, tél. 45 88 81 54. Théâtre de la Cité Internationale, 21 bd. Jourdan, 75014 Paris.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

M'sieur Beckett et moi

Dans sa librairie du 49 boulevard Saint-Jacques, François Perche a accroché un portrait de l'écrivain Samuel Beckett, son voisin. Récit d'un amour contrarié.

C'ÉTAIT le 20 mars 1987; dans ma vie, c'était le premier jour de la librairie. Je venais d'acheter une boutique de journaux toute vieille et toute noire; un coup de peinture et j'en avais fait aussi une librairie.

«J'ai vu dans votre vitrine des ouvrages de M'sieur Beckett, vous savez, il habite en face, dans mon immeuble. C'est un plaisir pour moi de lui rendre service, ainsi qu'à sa femme Suzanne. C'est quelqu'un, M'sieur Beckett, un prix Nobel, c'est pas rien! Il est si gentil, pas trop causant, mais si gentil.»

Je ne savais pas que Samuel Beckett habitait en face. C'est merveilleux, je me suis dit, d'avoir une librairie devant les fenêtres de Samuel Beckett.

L'épicier: «Un brave homme, ce M'sieur Beckett, je le connais bien, c'est mon client. Il va être votre client aussi, il venait acheter son journal chez la vieille dame, avant vous.»

Une relation entre Samuel Beckett et moi! L'écrivain vivant que j'aime le plus. Tout le monde me parlait de Beckett, tout le monde semblait ravi d'avoir un Grand Ecrivain dans son quartier.

«C'est quelqu'un, cet homme-là. Et pas fier. Remarquez, il ne parle pas beaucoup. Il est discret. Il est timide. Quand on le croise dans la rue, on fait semblant de ne pas le reconnaître pour ne pas le gêner.»

CE MATIN LÀ, J'AI VU SAMUEL BECKETT

Je l'ai reconnu tout de suite, il était sur le trottoir, en face de la librairie, et se dirigeait droit vers elle; un blouson de daim, un cabas à provisions à la main. Et son visage. Une tête étrange, des yeux de rapace. J'étais assis à mon bureau, et le regardais avancer vers moi à travers les vitres de la porte. J'avais une vue panoramique sur l'entrée tellement attendue de Samuel Beckett dans ma librairie. J'étais ému. Beckett. Son visage s'est mis alors à refléter étonnement, puis stupéfaction. Il recula d'un pas. Il était dérouté, Beckett, il ne reconnaissait pas la boutique où il venait acheter ses journaux. Pensez donc, de noire, elle était devenue blanche! Il jeta, anxieux, un coup d'œil à l'intérieur; se détourna, le dos voûté, fit cinq pas sur le trottoir. J'attendais, angoissé. Entrera? Entrera pas? Il n'est pas entré.

Dans la journée, je vis à différents moments passer et repasser sur le trottoir une silhouette errante, une ombre blessée, hagarde.

J'ai vu M'sieur Beckett, mais il n'est pas entré, M'sieur Beckett; il n'a pas voulu être mon client, il a suspendu son geste, il n'a pas poussé la porte à fond, M'sieur Beckett.

IL AIME LE PETIT PEUPLE, M'SIEUR BECKETT

Et moi? Je ne fais pas partie du peuple? Et pourquoi un libraire ne ferait pas partie du petit peuple?

«C'est que vous lui faites peur, à M'sieur Beckett, il n'aime pas les intellos, il n'aime pas les littérateurs!

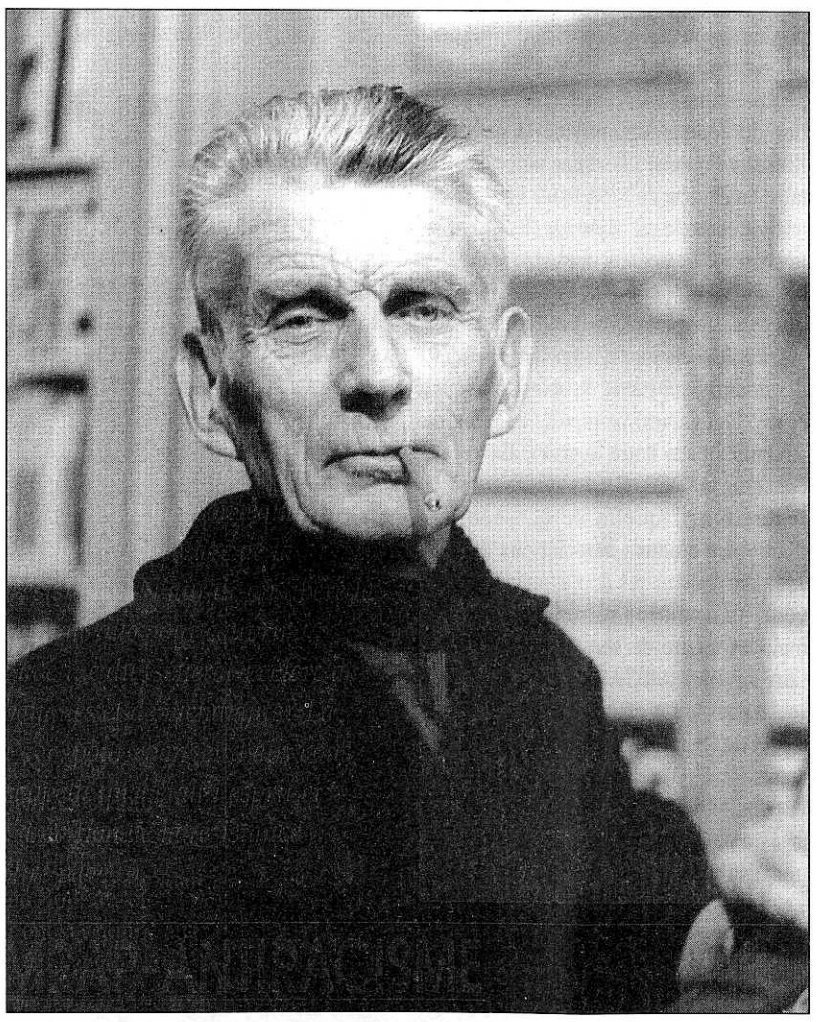
–Je ne suis pas un intello! Vous ne pouvez pas lui dire, vous, à M'sieur Beckett, que je ne suis pas un intello? Que je suis un libraire du petit peuple, que j'aime autant le petit peuple que lui!

–...même quand il ne parle pas, on dirait qu'il parle. Ce sont ses yeux! Il s'intéresse au petit peuple, il me pose des questions, il a de la bonté jusque dans sa poignée de main.

–S'il ne vient pas acheter son journal chez vous, c'est qu'il a peur. Il a peur de votre librairie. Il a peur de vous! Elle est trop propre, votre librairie, elle est trop blanche!

–Chaque fois que je vais livrer M'sieur Beckett, il m'accueille comme si j'étais son ami, il me fait entrer, me prend le carton et va le poser lui-même dans la cuisine, me fait asseoir dans un canapé –il est chouette son canapé, rudement confortable– et m'offre un cigare –rudement bon, ses cigares–, il m'offre un verre de whisky, c'est de l'irlandais, un de son pays. On est bien, avec M'sieur Beckett, un brave homme, il sait parler aux petites gens, il est très simple M'sieur Beckett.»

Me vautrer dans le canapé de Samuel Beckett? Boire son whisky? Fumer son cigare? Je voudrais seulement qu'il vienne



acheter son journal chez moi! Voilà tout ce que je demande!

Le restaurateur: «M'sieur Beckett, c'est mon ami, il l'a d'ailleurs mis sur les livres qu'il m'a offerts. Il a écrit de sa main: "Pour Mauricette et Jean-Paul, leur ami, Sam".»

Ça suffit! A chaque fois c'est comme si on m'enfonçait une épée à travers le corps. J'étais en train de mourir de jalousie. J'étais mortifié. L'écrivain vivant que j'aimais le plus allait acheter son journal chez l'autre marchand de journaux, un peu plus loin!

«Monsieur, vous voyez cette femme qui sort de chez vous? C'est Madame Beckett.»

Madame Beckett? La femme de Samuel viendrait donc à la librairie? J'aurai donc comme cliente la femme du Grand Sam? Je l'avais, oui, elle venait me parler tous les matins. Mais, par pudeur, je n'ai jamais dit un mot sur mes relations inexistantes avec Samuel.

Et Samuel Beckett continuait à arpenter le boulevard en ignorant superbement la librairie. Un matin, le balayeur malien me montra sa silhouette avec déférence et respect. «Lui, grand marabout. Connu du monde entier. Très, très grand marabout. Très gentil avec les travailleurs maliens.»

UN JOUR, J'AI CRAQUÉ

Ian, le représentant des éditions du Seuil, qui diffuse les Editions de Minuit, m'annonce la parution d'un nouveau livre de Beckett. J'ai éclaté.

«Ecoute, je lui ai dit, je suis ulcéré, mortifié, l'écrivain vivant que j'aime le plus habite en face de la librairie, eh bien, cet écrivain vivant que j'aime le plus, m'ignore, fait comme si la librairie n'existait pas, et va chercher son journal chez mon concurrent!

–Je vois, dit Ian, je vais essayer d'arranger ça. Il va falloir que tu me fasses un serment. Tu vas me jurer de ne lui adresser la parole sous aucun prétexte. Tu vas me jurer de ne jamais lui parler de ses livres ni de quoi que ce soit concernant la littérature. Tu vas me jurer de faire semblant de ne pas le reconnaître, et de ne lui dire bonjour que s'il te dit bonjour.

–Je jure! Je jure!» J'ai même craché par terre, dans la foulée.

Trois jours après. La porte s'ouvre. Samuel Beckett. Le Grand Sam. Un sourire aux lèvres. Immédiatement, j'ai pensé à une phrase de «Molly»: «Quelquefois je souriais comme si j'étais mort, déjà.»

«Bonjour Monsieur.

–Bonjour Monsieur. "Téléjournal", s'il vous plaît.

–Tout de suite, Monsieur, voilà Monsieur.

–Merci Monsieur, au revoir Monsieur.

–Au revoir Monsieur.»

J'étais fou de joie. J'avais la voix qui tremblait. Il est revenu toutes les semaines. Je n'ai jamais été parjure.

Mes relations avec Beckett, pendant des années: «Bonjour Monsieur, bonjour Monsieur, "Téléjournal" s'il vous plaît, voilà Monsieur, au revoir Monsieur, au revoir Monsieur.»

Si, lorsqu'il entrait, il y avait du monde dans la librairie, on voyait comme une sorte de flottement, et tout le monde essayait de regarder ailleurs, avec un peu trop d'obstination. Lorsqu'il était sorti, on me disait, un peu admiratif: «Ah, vous avez Beckett dans votre clientèle?» Eh oui, j'avais Samuel dans ma clientèle, j'avais juré.

Et puis est arrivée l'époque où je n'ai vendu que des livres, où il n'y avait plus de journaux dans la librairie. Plus de «Téléjournal», alors plus de Beckett dans ma clientèle. Ce fut alors l'Absence; le désert, quant aux relations entre le Grand Sam et moi. Il se promenait toujours sur le boulevard; comme s'il errait entre deux airs; de mois en mois, plus maigre, plus émacié. Jamais un regard vers la librairie. Comme si elle n'avait jamais existé. L'épicier continuait à lui livrer l'épicerie. Le restaurateur à lui faire des salades.

MON CADEAU

Un soir: «Suzanne est très malade, je lui ai apporté, à elle et à M'sieur Beckett, une bonne soupe de légumes.

–J'ai fait cadeau à M'sieur Beckett et à sa femme d'une boîte de cassoulet, n'a pas l'habitude de manger ces choses-là, vu qu'il est irlandais. Il était très content.»

Et moi? Qu'est-ce que je pourrais lui offrir, à Samuel? Et à Suzanne? Un libraire, ça n'offre pas de soupe de légumes, ni de cassoulet. Un libraire ça offre des livres. Mais qu'est-ce que je pourrais leur offrir comme livre? Qui pourrait me renseigner?

Le représentant du Seuil: «Le plus beau cadeau, ça serait de lui consacrer une vitrine. Je vais m'arranger avec Minuit, tu vas avoir du matériel.»

Huit jours plus tard, on livrait à la librairie de quoi faire une vitrine du tonnerre. Moi aussi j'allais faire mon cadeau à Samuel Beckett. J'étais heureux comme un enfant.

Je commençais à déballer livres, affiches, photocopies de manuscrits, ainsi qu'une très belle photographie de lui, avec son regard d'aigle, lorsqu'arrive un monsieur; grand, costaud, il avait aussi un accent anglo-saxon: «Monsieur, cette nuit un homme va se débattre avec la mort, je suis venu pour vous le dire.»

Il m'a serré la main, avec émotion m'a t-il semblé. Je n'ai pas compris tout de suite.

«Vous savez qui vient de sortir de chez vous? Le neveu de M'sieur Beckett, celui qui est chef d'orchestre à Londres.»

J'ai regardé le matériel que j'avais commencé à déballer. Trop tard, mon vieux Sam, trop tard, le Grand Sam, vous n'aurez pas votre cadeau; je remballe tout, sauf la photo que je place sur les rayonnages. Dorénavant, il sera toujours là, le Grand Sam; ne quittera jamais plus la librairie.

Je ne ferai pas la vitrine. La vitrine, c'est un cadeau pour M'sieur Beckett. Demain matin, il sera mort. Je ne veux pas avoir l'air de spéculer sur sa mort. Je ne veux pas gagner de l'argent grâce à la mort de Sam.

Trois jours plus tard, c'était écrit sur les journaux. Le grand marabout était mort.

«C'est le commencement qui est le pire, puis le milieu, puis la fin, à la fin, c'est la fin qui est le pire» («L'innommable»). C'est fini, maintenant.

François Perche

VINAIGRE

Journal Intime Collectif Vinaigre se propose de collecter des textes décrivant les petits événements de la vie quotidienne à Paris et dans la région parisienne. Il s'agit de donner à lire une sorte de paysage urbain, un peu à la manière de Doisneau.

Un certain nombre de contraintes d'écriture (dont les critères peuvent être obtenus auprès de l'association) rendent le projet à la fois ludique et homogène. Ces critères sont aussi les garants d'une certaine objectivité dans la sélection des textes dont l'ensemble fera l'objet d'un recueil. Au cours de réunions, les textes sont lus à voix haute. Les discussions tournent beaucoup autour des contraintes et de là, parfois, il arrive qu'un débat très animé s'ouvre sur les mots, la littérature, l'acte d'écrire, etc.

Ces réunions, comme l'écriture des textes, sont ouvertes à tous, y compris à ceux pour qui l'écriture n'est pas une activité familière, et surtout à ceux que le désœuvrement, les démarches administratives liées au chômage, font déambuler dans les lieux publics.

Prochaîne réunion : le Vendredi 30 Octobre 1994 à 19h

Le lieu de la réunion étant encore indéterminé, inscrivez-vous en laissant votre nom et vos coordonnées sur le répondeur de VINAIGRE (45 38 56 83).

Date limite d'inscription : 22 Octobre, nous reviendrons largement sur cette initiative dans un prochain numéro.

152, Bd du Montparnasse
75014 Paris-tél : 45 38 56 83

LA CAVE
GILBERT & GAILLARD
Vins & Alcools
197, Av du Maine
Dégustation tous les samedis
Tel: 45 40 58 18

LA MAIN A LA PAGE

Il y en a qui signent des articles, il y en a d'autres dont les noms n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, font des photos, recherchent des publicités, diffusent le journal, le vendent sur les marchés du quartier, etc.

La Page n°22, c'est : Antide, Anne Ballet, Agnès Bayatti, Jacques Blot, Juliette Bucquet, Pierre Bourduge, Monique Bruhat, Bruno Camajhi, Alain Chaussière, Laurent Contamin, Laurence Croq, Agnès Deboulet, Meggan Dissly, Marnix Dressen, Jeanne Durocher, Amélie Dutrey, René Dutrey, Guy Fargette, Béatrice Hammer, Imagem et Adela, Edwige Jakob, John Kirby Abraham, Véronique Lepage, Jean Lévy, Patrice Maire, Jean-Luc Metzger, Bruno Négroni, François Perche, Didier Saint Maxen, Lydie Saliou, Caroline Sarrion, Isabelle Sirot, Omar Slifi, Justine Sohier...